

Article sélectionné dans

la matinale du 31/12/2015 [Découvrir l'application](http://ad.apsalar.com/api/v1/ad?re=0&st=359392885034&h=5bf9bea2436da250146b6e585542f4e74c75620e) ([http://ad.apsalar.com/api/v1/ad?](http://ad.apsalar.com/api/v1/ad?re=0&st=359392885034&h=5bf9bea2436da250146b6e585542f4e74c75620e)

[re=0&st=359392885034&h=5bf9bea2436da250146b6e585542f4e74c75620e](http://ad.apsalar.com/api/v1/ad?re=0&st=359392885034&h=5bf9bea2436da250146b6e585542f4e74c75620e))

« Faire la différence entre tuerie de masse et terrorisme est absurde »

LE MONDE | 31.12.2015 à 06h42 • Mis à jour le 31.12.2015 à 11h39



Un officier de police étudiant des preuves situées à côté de la carcasse d'un véhicule impliqué dans les attaques de San Bernardino en Californie, le 3 Décembre 2015. MARIO ANZUONI / REUTERS

Voilà un mois, les Etats-Unis se sont posé une question aberrante : fallait-il [voir](#) la tuerie de San Bernardino seulement comme une tuerie de plus ou comme un attentat djihadiste ? Les deux tueurs étaient-ils des déséquilibrés ou des terroristes, c'est-à-dire, au sens d'aujourd'hui, des islamistes radicalisés ayant prêté allégeance à l'organisation [Etat islamique](#), qui a revendiqué les attentats du 13 novembre en [France](#) ?

La qualification d'acte terroriste a quelque chose d'absurde : suffit-il, pour y [échapper](#), de se [tenir](#) à carreau sur [Facebook](#) ? De ne pas, au contraire d'un Amedy Coulibaly, d'un Fabien Clain, [revendiquer](#) des représailles au nom du « califat » agressé par les « croisés » ?

Poser cette question sous-entend que l'hypothèse du « coup de folie » aurait quelque chose de rassurant – on se trouverait face à un massacre normal, familial, dont les tenants et les aboutissants seraient exclusivement domestiques. Un massacre acceptable ? De Columbine à Sandy Hook, d'Aurora à Virginia Tech, de Fort Hood à Chattanooga, le pays où je vis depuis dix ans est habitué à [regarder](#) les carnages en direct. Des gens meurent, hommes, femmes, jeunes, vieux, riches, pauvres, noirs, civils, policiers, soldats, blancs, hispaniques, asiatiques. On allume des chandelles, on pleure les morts en priant. On se demande si la légalité des armes à feu est le problème ou la réponse.

On oublie, jusqu'à ce que la même horreur recommence. Il y a un an, au lendemain des attentats de janvier 2015, j'avais demandé à mes élèves américains pourquoi l'organisation Etat islamique ne s'était pas encore attaquée à l'Amérique. Après le 13 novembre, l'un d'entre eux a réitéré sa réponse : « *Parce qu'ils savent que nous nous entre-tuons très bien tout seuls.* »

Je suis français et américain, et parce que j'aime la France et les Etats-Unis, je refuse cette différence entre terrorisme et tuerie de masse. Elle me paraît plus arbitraire aujourd'hui que jamais, pour trois raisons. D'abord, les attentats terroristes et les tueries de masse sont vécus par

leurs auteurs comme des suicides. Le kamikaze, par définition, n'entend pas [survivre](#) à son acte ; le tueur « fou » non plus, qui se barricade dans une école, un [campus](#) universitaire, un [centre](#) commercial, en attendant l'assaut de la [police](#) .

Rares sont ceux qui prennent la fuite, et beaucoup plus nombreux ceux qui mettent fin eux-mêmes à leurs jours. Se [supprimer](#) , non pas seul dans son coin, sans [faire](#) de mal à autrui, mais en semant la mort et la désolation autour de soi : l'habillage politico-religieux a beau [saturer](#) le champ de notre interprétation dans le cas du terrorisme islamiste, son [mode](#) opératoire et son objectif sont les mêmes que ceux des assassins qui n'ont rien à revendiquer que leur folie.

Insensibilité et grand calme

Ensuite, il faut [écouter](#) ce que disent les survivants, en France et aux Etats-Unis. Tous font état de l'insensibilité et du grand calme de leurs bourreaux, sur le visage desquels – quand ils ne sont pas masqués – s'imprime bien souvent un même [sourire](#) déshumanisé. « *Ils agissaient comme des robots* », « *On avait l'impression qu'ils n'étaient pas là* » : cette absence à soi-même au moment du passage à l'acte, que la [consommation](#) de drogue peut en partie [expliquer](#) , renvoie à ce que les psychiatres appellent l'état crépusculaire. Le meurtrier se comporte comme un zombie, étranger aux émotions qui faisaient de lui un [être](#) humain. Il ne voit pas [ses](#) victimes et ne ressent rien à leur égard. *The lights are on but no one's home*, disent les Américains – il y a de la lumière mais personne à la maison.

Enfin, qu'il soit né en [Europe](#) ou de l'autre côté de l'Atlantique, le tueur suicidaire grandit au fond d'un même berceau. Ce sont la banlieue et ses quartiers de relégation socio-économique, certes, mais c'est aussi la France pavillonnaire, d'où viennent la plupart des néoconvertis, le *sprawl* américain, ces kilomètres de route jalonnés de *strip malls* et de *dealerships* où celui qui marche ne peut être que simple d'esprit ou sans abri, ainsi que ces *suburbs* dont les pelouses bien taillées cachent un abîme de détresse. « *Si tu regardes longtemps au fond d'un abîme*, écrit Nietzsche, *l'abîme aussi regarde en toi.* »

Je connais bien ce vide : c'est celui qu'habitent les personnages de mes romans. Peu importent leurs conditions sociales, leurs croyances, leurs illusions historiques ou politiques. Olivier Roy a raison de [rappeler](#) l'insuffisance de ces rationalisations qui réduisent la « *radicalisation* » à une cause, quelle qu'elle soit – [islam](#) , vengeance anticolonialiste, pauvreté, chômage, [exclusion](#) . C'est trop facile. Tout cela intervient après, à [titre](#) de facteurs aggravants et dans le cadre d'une instrumentalisation venue de loin.

Mais la radicalisation, ce lent et invisible dessèchement de l'être, a commencé bien avant, dans le flottement et la solitude d'existences que rien ne raccroche à une identité, une communauté ou une utilité. Aux Etats-Unis comme en France, les [jeux vidéo](#) , les [drogues](#) , YouTube et les [réseaux sociaux](#) n'adoucissent qu'un temps le quotidien de ceux qui se savent en train de [devenir](#) des fantômes. Un jour, la nature rappelle qu'elle a horreur du vide.

Nous commettons un dangereux contresens en confondant les causes et les effets et en nous racontant que la terreur n'est qu'un produit d'importation signalé par le label « Etat islamique ». Mais les stratèges de cette organisation se trompent eux aussi en imaginant que leurs petits soldats appartiennent pour toujours à l'Etat qu'ils entendent [créer](#) au Levant. Comme Breivik en [Norvège](#) , comme [Boko Haram](#) au [Nigeria](#) , comme tous les tueurs de masse d'une Amérique rendue folle moins par les armes à feu que par un isolement dont on ne peut pas [sortir](#) , nos djihadistes *made in France* ne sont rien d'autre que des *losers* sans frontières et des citoyens du vide.

Julien Suaudeau est écrivain. Il est l'auteur de *Le Français* (Robert Laffont, 2015, 216 pages, 18 euros) et *Dawa* (Robert Laffont, 2014).
